

JEAN-MARIE LASSÈRE

# Africa, quasi Roma

256 av. J.-C. – 711 apr. J.-C.



CNRS EDITIONS

## Présentation de l'éditeur



Livre de cœur et de science, *Africa, quasi Roma* est l'aboutissement spectaculaire de toute une vie de recherches. Jean-Marie Lassère y porte un regard passionné sur l'histoire de l'Afrique, sur Rome, et sur leurs relations réciproques où se mêlent résistance et romanisation. Des villes aux campagnes, de la Libye actuelle aux rivages atlantiques du Maroc, des royaumes libyens jusqu'à la conquête arabe, il nous guide de sa plume savante et alerte, mettant en lumière les transformations, mutations et évolutions de cette partie d'un monde quasi romain.

Cet ouvrage, riche de toutes les références indispensables au savant comme au curieux, nous plonge dans les réalités méconnues de l'histoire antique de l'Afrique du Nord. Avec le soin permanent d'étayer ses analyses par les recherches les plus récentes, l'auteur relie sources archéologiques, historiques et littéraires. Embrassant dix siècles d'histoire de la Méditerranée, y compris la période byzantine et l'arrivée des Arabes, ce livre-monument révèle de manière inédite la personnalité propre de l'*Africa*.

**Jean-Marie Lassère (1931-2011)**, professeur à l'Université Paul Valéry – Montpellier III, fut une figure des plus importantes de l'histoire et de l'archéologie de l'Afrique du Nord antique. Il est l'auteur, entre autres, d'*Ubique populus*. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères (146 a.C. – 235 p.C.).

*Africa, quasi Roma*



ÉTUDES D'ANTIQUITÉS AFRICAINES

# *Africa, quasi Roma*

(256 av. J.-C. — 711 ap. J.-C.)

**Jean-Marie LASSÈRE**

*Professeur émérite à l'Université de Montpellier*

*Carthaginem  
in africano orbe quasi Romam.*

Salvien, *De Gub. Dei*, VII, 67.

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche – 75005 Paris

ÉTUDES D'ANTIQUITÉS AFRICAINES

---

Fondateurs

J. LASSUS, M. LE GLAY, M. EUZENNAT, G. SOUVILLE

Directeur de publication

Marc GRIESHEIMER

Directeur adjoint

Jacques GASCOU

Comité de Rédaction

Maria Giulia AMADASI GUZZO, François BARATTE,  
Véronique BROUQUIER-REDDÉ, Marie-Brigitte CARRE,  
Salem CHAKER, Jehan DESANGES, Ginette DI VITA EVRARD,  
Jérôme FRANCE, David MATTINGLY

Rédaction

Véronique BLANC-BIJON

Illustrations : Bruno BAUDOIN, Christine DURAND

---

Centre national de la Recherche scientifique

Revue Antiquités africaines

Centre Camille Jullian - MMSH

5, rue du Château de l'Horloge - B.P. 647

13094 Aix-en-Provence cédex 2 (France)

tél. : 04 42 52 42 73 - fax : 04 42 52 43 75

courriel : antafr@mmsh.univ-aix.fr

ISBN : 978-2-271-07690-8

*Couverture : Buste d'Africa provenant du théâtre de Cherchel; Marbre de Paros (h' 45 cm); œuvre dans le style de Polyclète, datant sans doute de la première moitié du 1<sup>er</sup> s. p.C. : bel hommage du grand art classique à une déesse qui personnalise l'Afrique (et à la famille royale de Maurétanie).  
Cliché M. Lacanaud, Musée départemental de l'Arles antique.*

# NOTE DE LA RÉDACTION

Jean-Marie Lassère avait remis cet ouvrage en avril 2011 à la direction d'Antiquités africaines qui l'a retenu pour publication lors de son comité en décembre de la même année. Entre-temps, Jean-Marie Lassère nous quittait le 17 juin.

Il avait eu le temps de revoir son texte et ses illustrations avec la Rédaction et de nous transmettre ses indications, mais il y manquait encore les neuf cartes qu'il prévoyait – seules les cinq premières ont pu être réalisées au Centre Camille Jullian par Bruno Baudoin –, et les *indices*.

La Rédaction remercie vivement Madame Christine Hamdoune qui a bien voulu relire attentivement les épreuves.





*À la mémoire de Marcel Le Glay,  
À celle de tous les historiens, tous les archéologues, tous les épigraphistes  
et tous les philologues qui nous ont restitué l'Afrique antique.*

*Pour Jacqueline,  
Pierre et Ève, Marie et Klaus,  
Anne, Armand, Zakary, Shahnez, Éva, Vincent*

*Pour Christine et Abd er-Rahim,  
Georges et Jean-Noël,  
et à la mémoire de Mongi.*

*Tamurt-a njerreb-itt merra  
(C'est de ce pays que j'ai tout appris).  
Vers d'un poème de Si Mohand nath Iraten, aède kabyle  
M. MAMMERY, *Les Isefra, poèmes de Si Mohand-ou-Mhand*, Paris, 1969.*

Deux millénaires et demi d'une histoire qu'il est possible de connaître dans ses lignes essentielles sont une somme d'expériences qu'il n'est pas permis d'ignorer, même en un siècle qui s'enorgueillit des progrès rapides des diverses techniques.

J. DESPOIS, *La Tunisie orientale, Sahel et Basse Steppe*,  
2<sup>e</sup> éd., Paris, 1955, p. 100.



# PRÉFACE

« *Quasi Roma* », dans ce titre, sonne comme une légende de médaille, et qui, à cinquante ans d'écart, éveille immédiatement chez tous les familiers de l'œuvre de Jean-Marie Lassère comme un écho de son grand livre, *Ubique populus. Peuplement et mouvements de population dans l'Afrique romaine, de la chute de Carthage à la fin de la dynastie des Sévères*. Coquetterie d'auteur, sans doute ; provocation peut-être, aussi, au moment où le terme de romanisation, et l'idée même, sont remis en cause, dans les milieux anglo-saxons tout particulièrement, mais aussi plus généralement. Jean-Marie Lassère n'ignorait pas ces débats, et il y a à coup sûr dans cette affirmation la volonté de dire haut et fort, avec la force de conviction qui était la sienne, tout ce qu'à ses yeux l'Afrique, avec sa propre personnalité et avec son originalité, doit à Rome, et les liens particuliers qui les unissaient. Bien plus, pour lui, elle a été à sa manière comme une autre Rome, jusque et y compris dans sa phase la plus tardive, byzantine. Mais c'est alors peut-être, comme Jean-Marie Lassère pose lui-même la question dans son dernier chapitre, une Rome différente.

Affirmation très forte, qui, d'emblée, donne au lecteur à comprendre ce qu'il va trouver dans ce livre de conviction et de science, et à quel point son auteur a été en sympathie avec les Africains. En effet, on ne comprendrait ni le titre, ni le contenu du livre si on ne réalisait pas qu'il a été écrit aussi avec le cœur. Après Tertullien naguère, c'est Salvien de Marseille qui lui a fourni ici l'occasion d'affirmer d'emblée, et sans ambiguïté son point de vue. Sans doute le recul du temps avait-il donné à Salvien, observateur pessimiste d'une période troublée, dans une atmosphère de fin des temps, la possibilité de porter un regard lucide sur l'Afrique et sur Rome, non exempt d'ailleurs de critique sur l'une comme sur l'autre : c'est là un des paradoxes du titre choisi par Jean-Marie Lassère. Comme Salvien, mais avec davantage de recul encore, il entend peser les rapports entre Rome et ses provinces africaines, dans une perspective bien différente, mais qui, au fond des choses, en des temps eux aussi d'incertitude, rejoint peut-être, de manière inattendue, les interrogations du prêtre marseillais. Mais pour lui, il y a eu véritablement symbiose, plus qu'ailleurs dans le monde méditerranéen, entre l'Afrique et la grande métropole, c'est-à-dire, en fait, romanisation.

C'est de toute évidence ce qu'il entendait montrer, de façon minutieuse et très pédagogique, dans un ouvrage qui était aussi conçu, et les circonstances ont malheureusement donné à ce propos une cruelle réalité, l'aboutissement et la conclusion d'une vie de recherche consacrée à l'Afrique : c'est le livre d'un grand universitaire, très classique dans son propos et dans sa forme, rédigé avec toute l'élégance qui caractérisait l'auteur, mais aussi imprégné de l'amour profond qu'il portait à ces contrées, à leurs paysages et surtout à leurs habitants. C'est là une des clés du livre, qui n'étonnera pas quand on a lu Jean-Marie Lassère, ou mieux encore quand on l'a entendu, à l'occasion d'un colloque ou dans une conférence, évoquer les réalités africaines, la région des Hautes Steppes tunisiennes qu'il affectionnait particulièrement, la famille des Flavii de *Cillium*, dont il avait publié avec tant de talent, avec les autres membres du groupe de recherches sur l'Afrique antique qu'il animait à Montpellier, le mausolée spectaculaire ou bien encore le paysage de ce domaine de *Tuletianos*, vers le Sud algéro-tunisien, que les Tablettes Albertini, ces contrats notariés de la fin de l'époque vandale, permettent de faire revivre en décrivant des parcelles d'un territoire sans doute en crise. L'illustration du volume, qu'il avait lui-même choisie et dont il avait rédigé les légendes, en est aussi un élément fort : s'y manifeste aussi le désir de retenir des images caractéristiques, bien sûr.

Jean-Marie Lassère avait conçu son livre comme un manuel, c'est-à-dire avec rigueur et clarté : trois parties, en bonne rhétorique, la construction, l'apogée et le temps des incertitudes, organisées ensuite de la plus simple des manières. Deux d'entre elles en effet sont chronologiques, la première et la dernière, ce qui répond à la logique, un temps de formation, un autre de mutations ; elles en encadrent une autre, de synthèse, la deuxième, consacrée à une présentation par thèmes de ce qu'on peut bien appeler la civilisation de l'Afrique romaine à son apogée. Histoire plus événementielle et analyse culturelle sont ainsi étroitement mêlées. Nul doute que l'auteur n'ait atteint là son objectif : rendre accessible au plus grand nombre, sous une forme savante, un moment privilégié de l'histoire de l'Afrique.

Nul doute aussi que ce livre imposant ne suscite des débats, puisqu'il s'inscrit lui-même dans les discussions en cours. Replaçant l'Afrique romaine dans le contexte des pouvoirs qui l'ont précédée, Jean-Marie Lassère n'a

pas manqué d'évoquer aussi bien Carthage que les royaumes libyens ; ses premiers chapitres en font foi. Mais la recherche récente, et c'est sans doute un nœud des débats à venir sur l'Afrique et ses rapports avec Rome, montre de plus en plus clairement l'importance que ces derniers ont eue, sur le plan politique comme sur le plan culturel, et pas seulement à Cherchel avec Juba II, et qu'ils ont à coup sûr laissé des traces dont il conviendra de retrouver la marque par des travaux à venir. L'attention plus grande portée désormais par les archéologues aux campagnes entraînera, on ne peut guère en douter, une appréciation renouvelée du rôle de celles-ci et de ce qui, en leur sein, témoignait d'un profond attachement à d'autres valeurs. Questions nouvelles, points de vue nouveaux : certes, mais il entre parfois dans ces débats, il faut le reconnaître, bien des questions de mode. Encore faut-il disposer, pour les aborder, de fondations solides : c'est ce qu'avait souhaité faire Jean-Marie Lassère. À l'autre extrémité du parcours, les transformations de l'Afrique entre l'époque vandale et la période byzantine font toujours l'objet de vives interrogations ; questions de mode encore. Il est frappant de voir comment désormais on s'attache de nouveau à situer les racines des bouleversements qui affecteront l'Afrique bien plus tôt dans le IV<sup>e</sup> s. qu'on ne le faisait au cours des années récentes. Ouverte également, et pour l'instant bien plus difficile encore à résoudre faute d'éléments tangibles, est la question du devenir de l'Afrique : Jean-Marie Lassère l'évoque dans son épilogue, il y aura sur ce point bien des recherches à faire, mais on attend des archéologues qu'ils se penchent plus spécifiquement sur ce problème crucial, qui est en fait celui de la survie de l'Afrique romaine.

De toutes ces questions, Jean-Marie Lassère était conscient. Le bel ouvrage qu'il livre au lecteur ne s'était pas assigné pour tâche de les résoudre. L'équation est fermement posée au départ. Si on en inverse les termes, la réponse est plus claire encore : « L'Afrique en sa période romaine – Quasi Roma ». Certains discuteront cette manière de voir. Le témoignage des textes, auxquels l'auteur était profondément attaché, celui des inscriptions, de l'archéologie, conduisent peut-être à la nuancer, ou même à la récuser sur certains points. Elle n'en reste pas moins dans bien des aspects très solidement fondée, Jean-Marie Lassère le montre avec conviction et brio : il laisse un livre appelé à durer, qui vient rappeler de manière exemplaire, à un moment crucial de l'Histoire, la force des liens qui ont uni à ce moment particulier, comme en bien d'autres, les deux rives de la Méditerranée. Ce n'est certes pas là son moindre mérite – et c'est, on peut le penser, aussi le témoignage qu'avait voulu laisser Jean-Marie Lassère dans cet ouvrage de science, mais tout autant de cœur.

François Baratte  
Université Paris IV – Sorbonne, INHA, Paris

# AVANT-PROPOS

Pourquoi encore un livre sur l'histoire de l'Afrique romaine, après la parution, dans les quatre dernières décennies, de plusieurs œuvres majeures sur ce sujet ? Pour ne citer que quelques études générales, celles de G.-Ch. Picard, M. Bénabou, P.-A. Février, Fr. Decret et M. Fantar, Cl. Lepelley, Cl. Briand-Ponsart et Chr. Hugoniot, et à Tunis le volume rédigé par un quatuor compétent, H. Slim, A. Mahjoubi, Kh. Belkhodja et A. Ennabli ; également, à l'occasion de l'inscription récente de son étude au programme des concours de recrutement de l'Enseignement secondaire français, d'une floraison de manuels à la vocation pédagogique et utilitaire, d'une valeur certes inégale, qui privilégient certains secteurs<sup>1</sup>, mais qui nous apportent tout de même d'appréciables mises au point ? Aussi P. Gros peut-il consacrer une belle préface à « l'Afrique romaine, pour laquelle le temps des synthèses semble venu »<sup>2</sup>. À chacun sa synthèse, on peut en juger par la polychromie de celles qui s'offrent aujourd'hui à nous. Pour moi, la raison première qui me pousse est que l'exploration de l'Afrique antique continue d'être un vaste chantier actif, qui alimente le renouveau de nos connaissances. On citera ainsi les résultats du grand programme de fouilles internationales à Carthage sous l'égide de l'UNESCO, l'exploration de la vaste nécropole de *Pupput* (Hammamet), les prospections menées dans la région de Kasserine, le *Libyan Valleys Survey*, le réexamen de la signification du *limes*, celui de l'organisation des *gentes*, ou encore l'utilisation, par ceux qui sont au confluent de deux cultures, des sources arabes médiévales : il y a donc lieu de toujours faire le point. Une autre raison est le caractère parfois thématique, parfois « scolaire » et parfois rapide de certains des manuels évoqués plus haut, qui se sont attachés spécialement à quelques aspects de l'Afrique en laissant à l'arrière-plan le reste de l'évolution que les communautés ont connue à travers les autres épisodes qui ont marqué leur histoire. Les mutations sociales et culturelles sont liées à des événements (que l'air du temps répugne encore trop à prendre en compte). Les commandement-elles ou en sont-elles l'expression, c'est ce que, pour chaque cas, l'historien doit s'efforcer de comprendre, en examinant la globalité des faits. On a voulu ici tenter une histoire générale, et si possible totale, des Africains de l'antiquité classique. On a surtout voulu retourner aux sources mêmes de cette histoire, aux documents dans leur diversité.

Histoire générale, c'est-à-dire de tous les Africains — par malheur les pèlerins et surtout les *gentiles* se dérobent trop souvent au regard de l'historien<sup>3</sup> — et, autant qu'on le pourra, histoire totale ; cette définition appelle immédiatement une précision. Le titre de l'ouvrage indique clairement le choix de ses limites : l'Afrique préromaine a été laissée à de plus compétents dans ce domaine d'un grand intérêt, pour lequel j'éprouve souvent de la fascination, mais où je ne peux entraîner mes éventuels lecteurs sur des pistes que j'ai insuffisamment explorées. L'Afrique de Rome, depuis les premières démonstrations de la puissance de la République au milieu du III<sup>e</sup> s. a.C., a une histoire suffisamment vaste pour un livre. Il va cependant de soi qu'on n'oubliera pas l'héritage culturel des diverses couches du peuplement historique, qui témoignent encore de leur vitalité à la fin de

---

1. Ou qui, se calant trop strictement sur les limites chronologiques de la question inscrite au programme, négligent des antécédents où se trouvent beaucoup d'explications. Leur volonté pragmatique d'aider les candidats les amène aussi à passer trop vite sur certains points qui leur ont paru mineurs.

2. Amplissimae atque ornatissimae domus (*Aug.*, Ciu. Dei, II, 20, 26). *L'edilizia residenziale nelle città della Tunisia romana*, a cura di S. BULLO e F. GHEDINI, Università degli Studi di Padova, Rome, Quasar (Antenor quaderni 2, 1), 2003, 2 vol. ; la phrase de P. Gros se trouve à la p. VII.

3. Qui bien sûr ira chercher sa documentation auprès des archéologues ; c'est évidemment dans les petites ruines rurales que l'on retrouve le témoignage de ces communautés ; mais l'enquête est à peine amorcée, et c'est aujourd'hui une lutte de vitesse entre la conservation du patrimoine et les nécessités d'une adaptation de l'économie aux besoins de populations de plus en plus nombreuses : c'est dire que beaucoup de ces vestiges disparaîtront sans être véritablement étudiés. Par ailleurs, leur interprétation, beaucoup plus difficile que celle des documents écrits, fait une large place au subjectif. On se rappellera la mise en garde de M. Le Glay dans sa préface à l'ouvrage de V. BROUQUIER-REDDÉ, *Temples et cultes de Tripolitaine*, Paris, Éd. du CNRS (Études d'Antiquités africaines), 1992 : « l'archéologie est devenue pour le préhistorien, le protohistorien et l'historien une source irremplaçable de connaissances absolument indispensables. À une condition : qu'elle n'entre pas seule en jeu ». Une illustration éloquent de cette nécessaire complémentarité est apportée par la controverse sur les dégâts à Volubilis lors de la guerre d'Aedemon (voir *infra* p. 136).

l'antiquité. On l'oubliera d'autant moins que la réflexion de divers savants — je pense en particulier au regretté Y. Thébert<sup>4</sup> — tend à montrer que l'ouverture des royaumes libyens à la civilisation hellénistique a été une longue préparation involontaire, mais peut-être pas inconsciente, à la romanisation. Où placer au contraire la fin de l'antiquité africaine, jusqu'où conduire l'Afrique de Rome ? Beaucoup ont justifié leur choix en considérant que l'État vandale n'était qu'un des royaumes « barbares » apparus à l'orée du Moyen Âge. Certes. En fait, cet État germano-africain, finalement éphémère, mais aussi très perméable aux influences de la romanité, fut promptement réincorporé — à la satisfaction, Procope de Césarée en fut le témoin<sup>5</sup>, de la plupart de ses habitants qui n'avaient pas oublié leur passé — au domaine d'un empereur qui se voulait Romain. Un nouvel élan est alors donné à la culture latine, qui n'avait subi aucun effacement, comme en témoignent les poèmes de l'*Anthologie* et, plus humblement mais de façon certainement plus significative, les quelques épitaphes de Vandales qui ont été retrouvées, et qui sont toutes rédigées en latin. Les relations commerciales de l'Afrique la rattachent toujours aux rivages de l'Occident romain. Et un peu plus tard, à l'époque de Corippus et de Facundus d'Hermiane, l'Afrique reste culturellement latine et spirituellement unie à l'évêque de Rome. La véritable coupure est donc plus tardive : on la situera aux alentours de l'an 700, quand les dernières positions des « Romains » en Afrique cèdent devant l'avancée des Arabes, porteurs d'une civilisation qui, très progressivement, a presque totalement effacé la précédente. Leur conquête marque la fin de l'Afrique antique<sup>6</sup> en même temps que celle de l'Empire romain : G. Ostrogorsky a vu en l'époque d'Héraclius (610-641) le point de départ de l'histoire proprement *byzantine*, tandis que jusque-là l'Empire pouvait encore être dit *romain*<sup>7</sup> ; c'était aussi l'opinion de J.-R. Palanque : « L'Empire d'Orient qui récupère une partie de l'Occident est bien encore l'État romain »<sup>8</sup>. Sans adhérer à toutes les propositions de P. Brown — ou à ses affirmations — je me trouve d'accord avec lui, pour qui le monde qu'on peut appréhender à partir du III<sup>e</sup> s. (et en Afrique plutôt au début du IV<sup>e</sup>), se survit jusqu'au VIII<sup>e</sup> s.<sup>9</sup>. Sans rupture évidente ni continuité totale (sauf, sur ce dernier point, dans l'expression latine de la culture) mais à travers toutes les formes de mutations, sectorielles ou locales. Sans doute, en prétendant parcourir près de dix siècles, me condamné-je à des « bréviaires » : que sont, pour ne prendre que cet exemple, les quelques pauvres pages que je consacre plus loin à s. Augustin à côté des monuments élevés par H.-I. Marrou, P. Brown, F. Van der Meer ou S. Lancel ? Je suis bien conscient de leur rapidité ; mais il me paraît plus éclairant de placer le grand docteur de l'Église à l'aboutissement d'une longue progression culturelle que de le situer seulement au centre de son temps. Il y aurait eu là une démarche « anhistorique » dans laquelle, justement à propos de l'évêque d'Hippone, on a parfois succombé : M. Dondin-Payre a bien marqué toute la distance entre l'opinion cultivée du XIX<sup>e</sup> s., influencée par le souvenir d'Augustin, et l'action des archéologues du XX<sup>e</sup> s. qui surent accorder autant d'attention aux vestiges païens que chrétiens<sup>10</sup>.

Peut-être me reprochera-t-on aussi d'avoir, en étendant l'enquête du rivage des Syrtes à la Maurétanie Tingitane, voulu trop embrasser pour bien évoquer. J'ai craint qu'un découpage provincial, dont on aura l'occasion de signaler le caractère souvent arbitraire — à moins que nous le comprenions mal, en dehors de considérations tactiques propres à un moment (parfois assez vite dépassé)<sup>11</sup> — en vienne à mutiler des régions naturelles aux économies liées, des unités culturelles remontant à des périodes plus anciennes, qui ont eu leur postérité dans des affinités transfrontalières ; ou conduite à placer des coupures artificielles sur des courants humains. Ainsi en va-t-il de la limite entre la Cirtéenne et la Sitifiennne, « que la géographie ne justifie pas » et qui,

4. Y. THÉBERT, *Thermes romains d'Afrique du Nord et leur contexte méditerranéen. Études d'Histoire et d'Archéologie*, Rome (BEFAR, 315), 2003.

5. Procope, I, 17, 6-7.

6. « On admet généralement que l'Afrique romaine n'a réellement disparu qu'au VII<sup>e</sup> siècle avec la conquête islamique », observe Y. MODÉLAN, La renaissance des cités dans l'Afrique du VI<sup>e</sup> siècle d'après une inscription récemment publiée, dans *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale, de la fin du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Charlemagne*, Paris X-Nanterre 1993, Bari, 1996, p. 85-86. C'est aussi le point de vue de Cl. LEPELLEY, Deux ruptures dans l'histoire de l'Afrique romaine : les Flaviens et les Vandales, *Pallas*, 68, 2005 (Colloque de la SOPHAU), p. 49-62, et déjà dans la *Nouvelle Cléo, Rome et l'intégration de l'Empire*, t. 2, Paris, 1998, p. 71 : « L'histoire de l'Afrique romaine couvre plus de huit siècles, de l'annexion par Rome du territoire carthaginois ... jusqu'à la prise de Carthage par les Arabes » ; mais n'oublions pas les terres de l'ouest !

7. G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, tr. fr. J. Gouillard, Paris, 1956, p. 174-175 : « Byzance devient un Empire grec de langue et de culture. L'Empire bas-romain fait place à l'Empire byzantin proprement dit... Parallèlement avec sa militarisation, l'État subit une théocratisation. L'armée de stratotes et le monde monastique donnent désormais son cachet à l'empire byzantin. C'est un Empire de guerriers et de moines ». Voir aussi G. DAGRON, *Empereur et prêtre. Étude sur le « césaropapisme » byzantin*, Paris, 1996.

8. J.-R. PALANQUE, *Le Bas-Empire*, Paris (Q.S.), 1970, p. 114.

9. P. BROWN et al., *Late Antiquity : a Guide to the postclassical World*, Londres, 1999 (voir p. xi).

10. M. DONDIN-PAYRE, La découverte des lieux de culte chrétiens en Afrique du Nord au XIX<sup>e</sup> s. : la réalité et l'imaginaire, dans *Lieux de cultes*, 2008, p. 177-185.

11. Je songe au tracé aberrant de la limite entre la Numidie et la Proconsulaire, qui laisse Ammaedara dans cette dernière province, pour maintenir une unité administrative au long de la route qui vient de Carthage ... à un moment où la légion est depuis un siècle à Lambèse.

explicable aux périodes anciennes<sup>12</sup>, n'a guère de signification dès l'époque flavienne<sup>13</sup> et se dilue dans une romanisation uniforme à partir du IV<sup>e</sup> s., c'est-à-dire précisément quand elle apparaît dans l'histoire administrative. Autre coupure discutée, celle qui sépare la Césarienne de la Tingitane, une province que certains veulent ibérique. Certes, la remontée des influences sahariennes au long de la Moulouya est telle que la pluviosité n'y atteint pas 100 mm par an alors qu'on est à peine à 25 km de la mer ; elle dessine entre les deux Maurétanies une zone économiquement stérile et au peuplement diffus<sup>14</sup>. Elle n'a pourtant pas empêché la constitution, sans doute éphémère, d'un royaume qui s'étendait de part et d'autre de ce secteur défavorisé, non plus que des contacts humains qui, aux périodes maurétanienne et romaine, s'organisaient au long de deux voies : la première, côtière, vitalisait une petite bande de terres moins sèches, aujourd'hui porteuses de productions méditerranéennes ; la seconde, mal repérée au sol, il est vrai, utilisait la trouée de Taza<sup>15</sup>. Pour les Romains du Haut-Empire, la Tingitane est bien une province africaine ; son « hispanité » n'est que l'interprétation moderne d'une mesure purement administrative prise à l'époque tétrarchique : son rattachement au diocèse d'Espagne<sup>16</sup>.

La limite occidentale est donc imposée par l'Océan. Celle de l'est, au fond de la Grande Syrte, saute aux yeux du voyageur qui la survole : dans cette *regio nullius*<sup>17</sup> absolument désolée et inhabitée, où un désert total vient mourir dans les flots, la frontière est à la fois naturelle et culturelle : à l'est, pas d'héritage punique, et au contraire un hellénisme presque aussi ancien. Une route, peut-être, mais il y a fort à parier que les échanges humains se sont faits surtout par la voie maritime, entre Alexandrie et Lepcis ou Carthage.

Telles sont les données que je crois retirer d'un long examen des conditions locales. J'ai surtout vu dans ce vaste ensemble une unité culturelle héritée de la Protohistoire, puis du rayonnement culturel de Carthage, et qui se manifeste à la période romaine par exemple par l'indifférence du donatisme aux bornes provinciales, et par la facilité avec laquelle aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. les révoltes les ignorent aussi. Cette unité n'est pourtant pas une uniformité, et des particularismes émergent dans cet univers ; mais F. Braudel nous a bien appris que le territoire le plus fécond pour l'historien est celui des frontières culturelles où peuvent s'observer des échanges de toute sorte<sup>18</sup>.

\*

Bordière de la Méditerranée, l'Afrique mineure diffère néanmoins des autres rivages par ses particularités physiques et par ses traditions humaines. C'est un territoire aujourd'hui bien connu par l'abondance des découvertes archéologiques et celle, non moins grande, des moissons épigraphiques : près de 60 000 inscriptions

12. G. CAMPS, Une frontière inexplicée : la limite de la Berbérie orientale, de la Protohistoire au Moyen Âge, dans *Maghreb et Sahara, Études géographiques offertes à Jean Despois*, Paris, 1973, p. 59-67, voit dans cette limite celle qui existait entre le royaume des Masaesytes et celui des Massytes, « d'une manière nécessairement floue » car « ces royaumes berbères n'étaient pas, et ne pouvaient être, des États inscrits dans des limites territoriales, la souveraineté s'exerçant sur les tribus et les hommes mais non sur un territoire » ; ID., Essais de cartographie culturelle : à propos de la frontière de Numidie et de Maurétanie, dans *Frontières et limites géographiques, Hommage à P. Salama*, 2000, p. 43-70.

13. Les puissants reliefs de Kabylie, percés de rares trouées comme les Portes de Fer, isolent totalement cette partie de la Césarienne de sa capitale.

14. Voir les remarques de M. COLTELLONI-TRANNOY, *Le royaume de Maurétanie sous Juba II et Ptolémée (25 av. J.-C. - 40 ap. J.-C.)*, Paris, 1997, p. 76 ; et celles de Chr. HAMDOUNE, Les relations entre la Maurétanie occidentale et la Maurétanie orientale, dans *L'Africa romana*, XIV, 2000 (2002), p. 1425-1443 : le vide des cartes archéologiques montre surtout le désintérêt des chercheurs pour ce secteur ; mais il est vrai que la Bétique toute proche exerce une forte attraction.

15. Ptolémée n'ignore pas cette route, cf. M. COLTELLONI-TRANNOY, *o.l.*, p. 77. Sur la question des confins des deux provinces, cf. Chr. HAMDOUNE, art. cit., p. 1425-1443. Dans sa thèse, *Les royaumes d'Afrique du Nord de la fin de la seconde guerre punique à la mort du roi Bocchus II (201-33 av. n. è.)*, th. dactylographiée, Univ. de Paris I, 2006, V. Bridoux précise que les monnaies numides récoltées dans la Maurétanie occidentale, sur les franges méditerranéenne aussi bien qu'atlantique, ou dans l'intérieur des terres, témoignent des liens étroits établis entre les deux royaumes maures. Si plusieurs arguments peuvent être évoqués pour plaider en faveur d'une faible fréquentation des itinéraires terrestres reliant la Numidie à la Maurétanie, le nombre de monnaies numides à Banasa pourrait bien indiquer que ces liaisons étaient plus importantes qu'on ne le croit. Il est vrai, en revanche, qu'aucune prospection systématique n'a encore été réalisée dans la vallée de la Moulouya et dans la trouée de Taza. Mais à la période romaine, au milieu du I<sup>er</sup> s. a.C., les Pompéiens envisagèrent, lors des guerres civiles, de traverser la Maurétanie pour gagner l'Espagne, tandis que Cassius reçut l'ordre de César de faire passer son armée en Afrique et de gagner par la Maurétanie les frontières de la Numidie. Les liaisons étaient donc possibles, et sans doute utilisées mais, comme le remarque Christine Hamdouné, moins fréquemment que l'itinéraire maritime (art. cit., p. 1431-1440).

16. Je renvoie ici à la somme d'arguments rassemblés par Chr. HAMDOUNE, La Tingitane, spécificités et identité, dans *Provinces et identités provinciales dans l'Afrique romaine*, Table ronde des 16 et 17 nov. 2007, Caen, 2011, p. 43-62, et en particulier à ces deux-ci : — à la période préromaine, le pays ne fut divisé en deux États que sous les rois Bocchus II et Bogud, soit onze ans à peine (49-38 a.C.) ; — à la période romaine, entre autres documents, la table de patronat de Banasa (*IAM* 2, 126) mentionne en 75 les *coloni coloniae Iuliae Valentiae Banasae ex provincia noua Mauretania Africa*.

17. Ou, si l'on préfère, un « no man's land ».

18. F. BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire*, Paris, 1969, p. 292-296.

publiées, et la somme s'en accroît chaque année; certaines ont une importance documentaire qui dépasse l'Afrique. Ce vaste matériel a suscité depuis plus d'un siècle d'abondants travaux scientifiques et la recherche, au caractère de plus en plus international, reste très active<sup>19</sup>. Il y a toutefois des écueils. D'abord parce que les sources sont inégales : les historiens romains n'ont pas beaucoup parlé de l'Afrique, par exemple Dion Cassius, qui nous a laissé une histoire annalistique, ou Suétone, qui pourtant était peut-être originaire d'une cité africaine. Ce silence est trop général<sup>20</sup> pour ne pas avoir une autre signification que le désintérêt pour un pays lointain : l'Afrique du Haut-Empire a été à l'écart des grandes tourmentes<sup>21</sup>. Le rôle de l'historien sera d'apprécier la signification de ce silence des auteurs anciens pour éviter de se fonder avec excès sur des situations individuelles, ou de céder aux pièges des « cultures matérielles » que lui tend une luxuriante documentation archéologique, et auxquels on a parfois succombé. Contrairement à ce qu'affirment certains, les pierres anépigraphes et les tessons ne suffisent pas pour écrire l'histoire : malgré l'abondance des inventaires (mais dans un seul domaine, celui des cargaisons et des dépôts de céramique), la récolte faite sur un site ne peut être exhaustive, donc n'apporte qu'une vision tronquée<sup>22</sup>. Et qui pourrait affirmer que ce qu'il a constaté ici se reproduit à l'identique cinq kilomètres plus loin ?

Le métier d'historien de l'Afrique antique est difficile pour une autre raison. L'Afrique du Nord a été, il y a un demi-siècle, le théâtre d'un long conflit dont les acteurs n'ont pas tous disparu et qui suscite encore des réactions passionnelles de l'opinion<sup>23</sup>. Il y a eu des historiens estimables qui ont en quelque sorte continué la guerre d'Algérie sur le terrain de l'Afrique romaine<sup>24</sup>. Il faut s'efforcer de dominer des passions à l'évidence déplacées, car un examen sérieux montre que les réalités (politiques, culturelles, sociologiques, économiques) ont beaucoup changé en 2 000 ans. Il suffit pour s'en rendre compte de constater que, si la colonisation agraire française a été un échec (aux causes politiques et non techniques), si l'Algérie s'est ré-arabisée à marches forcées<sup>25</sup>, si le christianisme n'est plus représenté au Maghreb que par quelques communautés marginales (même si par endroits on observe des conversions en nombre appréciable, mais ces jeunes chrétientés ne sont pas les héritières du cardinal Lavigerie), l'Afrique romaine n'a pas succombé de l'intérieur : le triomphe de l'arabe et de l'Islam a été très lent (il fallut d'abord, on le verra plus loin, de sévères campagnes pendant plus de soixante ans) comme le montrent d'étonnantes inscriptions latines et chrétiennes du XI<sup>e</sup> s. retrouvées à N'jila, en Tripolitaine, et à Kairouan. Certains font dire aux textes ce qu'ils en attendent<sup>26</sup>, tel ce passage où Agricola, selon Tacite, reconnaît que, dupés par Rome, les Bretons auraient confondu romanisation et esclavage<sup>27</sup>. Une analyse précise de ce morceau d'éloquence, confronté à d'autres, montre que ce n'est qu'un topos moral destiné à « attaquer le pouvoir impérial, ou du moins une certaine forme de pouvoir impérial qu'incarne ... un Domitien, ... une façon d'exprimer des idées politiques qu'il serait risqué d'exposer trop ouvertement »<sup>28</sup>. Et que dire par ailleurs de ceux (ne les nommons pas !) qui, désespérant de résoudre dans le sens qu'ils souhaitaient certaines

19. Voir l'importance de la *Bibliographie analytique de l'Afrique antique* publiée annuellement par l'École française de Rome.

20. Il n'est pourtant pas total : on relève dans l'*Histoire Auguste* 121 passages où il est question de l'Afrique (décompte fait par E. JUTTEAU, *L'Afrique de l'Histoire Auguste*, brillant mémoire de Master II soutenu à l'Université III de Montpellier en 2007, malheureusement inédit) ; mais cette source, depuis longtemps suspecte, nous livre en fait une image faussée de l'histoire de l'Afrique.

21. Viennent le III<sup>e</sup> s., ses persécutions et ses tumultes, aussitôt les sources « littéraires » apparaissent.

22. Il est certain qu'une inscription ne dit que ce que son auteur a voulu qu'on sache, et tait le reste. Une ruine, surtout rurale, si elle est plus « sincère », est-elle « exhaustive » ? On peut juger du rang social de celui qui l'occupait. Mais de combien de terre disposait-il ? Quels droits avait-il sur elle ? Combien de ventres devait-il nourrir ? Quelle était l'importance des prélèvements fiscaux sur sa récolte ? Les limites de notre information sont au moins aussi grandes.

23. On peut se remémorer les polémiques de décembre 2005 en France autour d'un article de loi.

24. Un des plus beaux exemples se trouve dans une étude sur *Rome et les Berbères, Un problème militaire d'Auguste à Dioclétien*, Bruxelles (Coll. Latomus, 110), 1970, aux p. 105-107 : *Un parti de la paix à Rome ?* Le point d'interrogation est plus loin « anéanti » : « Quelques phrases de Tacite permettent de prouver qu'un tel parti existait vraiment ». Il s'agit d'*Ann.*, IV, 13. Loin de constituer un « réseau Jeanson », deux minces personnages, qui avaient vendu des grains à Tacfarinas, furent traduits en justice. L'a., traduisant le passage de Tacite, indique qu'ils furent absous, mais oublie de dire que ce fut sur l'intervention de gouverneurs de la province « qui protégèrent (leur) innocence » (XIII, 6), ce qui minimise la dimension politique de l'affaire. L'un d'ailleurs s'éleva en 27 à la dignité de préteur (Tac., *Ann.*, VI, 48) ; c'est plus douteux pour le second, en qui certains ont voulu voir le préteur Gracchus qui instruisit une affaire d'usure en 33 (Tac., *Ann.*, VI, 22). De façon générale, certains ouvrages, tels ceux de M. KHADDACHE, *L'Algérie dans l'Antiquité*, Alger, 1972, et de M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976, portent surtout la marque de combats idéologiques périmés (malgré les efforts de l'introduction à la réédition du second de ces livres en 2005) ; les travaux des historiens tunisiens sont beaucoup plus équilibrés. Voir aussi les remarques très mesurées de P. LE ROUX, *Le Haut-Empire romain en Occident d'Auguste aux Sévères*, Paris (Nouvelle Histoire de l'Antiquité, t. 8), Seuil, 1998, p. 77-81.

25. Mais beaucoup de gens y tiennent à l'usage du français, cette « prise de guerre » selon l'expression de R. Mimouni dans une interview.

26. Voir les remarques de M.I. FINLEY, Le document et l'histoire économique de l'Antiquité, *Annales ESC*, sept.-déc. 1982, p. 697-713.

27. Tac., *Agricola*, 21, 3.

28. Y. THÉBERT, *Thermes romains*, 2003, p. 20-26.



questions, sont allés chercher dans les structures tribales observées au sud du Sahara au XIX<sup>e</sup> s. des réponses artificielles aux énigmes, que leur présentaient des cultures d'origine probablement très différente, très différemment influencées par leurs voisines, et de surcroît d'un autre âge. Certes, « toute interprétation historique dépend d'un système de références »<sup>29</sup>, mais l'historien doit les choisir dans l'univers conceptuel de l'époque considérée. On se doute bien que le destin de l'Afrique mineure dans l'Antiquité a été très peu conforme à certains schémas élaborés de nos jours avec une excessive adhésion aux situations de notre temps et à ses orientations intellectuelles fluctuantes. « L'Histoire, écrit G. Camps, a horreur des simplifications, surtout lorsqu'elles sont abusives et prêtent aux siècles passés des conceptions politiques d'aujourd'hui »<sup>30</sup>. Pour dire que l'histoire, écrite par des hommes forgés par leur époque<sup>31</sup>, change de perspective à chaque génération, E. Leroy-Ladurie a eu cette formule inattendue, mais si exacte : « On ne sait jamais de quoi hier sera fait »<sup>32</sup>. Pourtant L. Febvre, il y a maintenant trois quarts de siècle, avait fermement établi qu'« un homme ... doit être intelligible non par rapport à nous, mais par rapport à ses contemporains »<sup>33</sup> ; la précaution doit être aussi bien chronologique que géographique, car il est évident que si les options d'un Romano-Africain du II<sup>e</sup> s. ne sont pas les nôtres, un Libyen peu ou pas acculturé n'a pas celles du notable d'un municipio italien. On retrouvera souvent, dans ce livre, cette mise en garde essentielle : les événements — et les hommes — sont indissociables du temps humain et du lieu qui furent les leurs, et il est indispensable de tracer une limite précise entre le fait indiscutablement attesté par un document, et les résultats d'un raisonnement qui peut toujours être faillible. La recherche de la vérité historique n'est pas une excursion dans les généralités à la mode<sup>34</sup>, elle est la confrontation avec les documents, qu'il faut avant tout respecter. Et traiter pour eux-mêmes. Notre différence avec les philosophes — et avec les historiens qui naguère privilégiaient le concept, qui « s'enferment dans les filets du concept » comme le dit Eric-Emmanuel Schmitt — est qu'ils raisonnent sur des mots, et nous sur des faits, ou, si l'on préfère, sur des événements<sup>35</sup>, sans doute rapportés par des auteurs qui usent de leur langage, chacun ayant peut-être le sien, ce qui pourrait expliquer dans une certaine mesure leurs divergences dans l'interprétation de ces événements : le mot se sculpte (par exemple quand il entre en composition, ce qui l'oriente, l'exalte ou l'affaiblit), il s'adapte, évolue, connaît une sémantique complexe, surtout en passant d'une langue à une autre<sup>36</sup> ; les événements sont immuables<sup>37</sup>. À nous de découvrir comment ils s'articulent, et dans quel sens, dans quelle mesure ils influencent l'histoire. Les introductions historiographiques de beaucoup de ces manuels récents sont le résultat d'un malaise inopportun : face à un document, l'historien de l'Antiquité — méditant en tant que tel — a-t-il à s'interroger sur

29. M. DE CERTEAU, L'opération historique, dans *Faire de l'Histoire*, I, Paris, 1974, p. 5.

30. G. CAMPS, Avertissement « Être berbère », dans *EB*, 1, 1984, p. 13.

31. Ainsi l'interprétation, par les officiers des Brigades topographiques, de beaucoup trop de ruines comme des constructions militaires, ce qui a faussé bien des perspectives historiques comme celle, entre autres, de R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*, Paris, 1913 ; voir surtout p. 98-99. On a aujourd'hui une appréciation plus modérée, des deux côtés de la Méditerranée : ainsi N. BENSEDDIK, La ferme Romanette, Aïn Benia, Aïn Bent Soltane : fortins ou fermes fortifiées ?, dans *Roman Frontier Studies, 1979 International Congress*, Oxford, 1980, p. 977-998, critique les identifications hasardeuses inspirées par un « militarisme archéologique ».

32. Formule prononcée lors d'un débat sur l'Histoire, dont rendait compte *France Soir*, le 12 avril 1980 (précision que je dois à E. Joyaux, que je remercie vivement ici).

33. L. FEBVRE, *Amour sacré, amour profane, autour de l'Heptaméron*, Paris, 1944, p. 10 ; j'ai été heureux de découvrir la formulation de cette « règle » dans l'ouvrage de D. MILLET-GERARD, *Chrétiens mozarabes et culture islamique dans l'Espagne des VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1984, p. 17. De même P. Nora, dans *Faire de l'histoire*, I, Paris, 1974, p. 211, notait que l'histoire positiviste s'est fondée sur « l'étude du passé, soigneusement séparé du présent » ; c'était sagesse. Voir aussi les conseils de L. JERPHAGNON dans *Les dieux ne sont jamais loin*, Paris, 2002, p. 113. Un écrivain très différent (à tous égards) des historiens que je viens de citer, L. ARAGON, a formulé la même idée quelque part (référence perdue) : « il faut regarder alors avec les yeux d'alors ».

34. « L'attrait pour les généralisations philosophiques est un péché de jeunesse dont on se corrige avec l'âge » (G. LEVI DELLA VIDA, *Les Sémites et leur rôle dans l'histoire religieuse, Trois leçons au Collège de France*, Paris, 1938, p. 73).

35. Je prends ici parti sur les propositions de P. VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, 1971, position qu'il a par la suite sensiblement modérée, Id., L'histoire conceptualisante, dans *Faire de l'histoire*, I, Paris, 1974, p. 63-92 (voir p. 69 : « le talent d'un historien est pour moitié d'inventer des concepts » ; même si cela ne constitue plus qu'une part de son travail d'analyse, il doit en fait non pas les inventer, mais appuyer son jugement (et l'analyse qui y conduit) sur les concepts de l'époque qu'il étudie. Se rappeler aussi la description des idéologies que G. DUBY donne dans le même volume, p. 149 : « elles apparaissent comme des systèmes complets et sont naturellement globalisantes, prétendant offrir de la société, de son passé, de son présent, de son futur, une représentation d'ensemble intégrée à la totalité d'une vision du monde » ; mais le III<sup>e</sup> Reich, qui devait durer mille ans, s'est écroulé au bout de douze, et le mur de Berlin a connu le même sort. — Même si je ne me range pas derrière toutes ses positions, je renverrai aux conclusions d'E. DARDEL, *L'histoire, science du concret*, Paris, PUF, 1946, p. 139 : « L'historien refusera les offres fallacieuses d'une philosophie de l'histoire : car toute philosophie de l'histoire tend à mener le récit historique à conclusion et à y bâtir un système », et ce d'autant plus qu'à mon sens aucun événement historique n'est semblable à un autre : l'histoire ne se répète pas.

36. Lorsque j'ai un jour parlé de « régions de peuplement militaire », un collègue britannique (dont je tairai le nom car, peu porté aux polémiques stériles pour l'histoire, j'ai prononcé une sorte de « vœu de réserve ») a pensé que j'y voyais des terres désertes avant l'installation de vétérans. L'expression « colonie de peuplement » a en français un sens qui va de soi.

37. Et même têtus !

le contexte politique de sa découverte ? Il a bien assez à faire à le comprendre, à l'interpréter avec probité, à le replacer dans une série, à se demander où commencent, autour de lui, les lacunes de son information. Il lui est suffisamment difficile de s'intégrer intellectuellement à l'époque à laquelle ce document remonte, pour aller en outre créer des interférences avec la nôtre<sup>38</sup>. Il me paraît symptomatique que les auteurs d'histoires d'autres régions de l'empire romain ne se croient pas tenus à autant de précautions liminaires<sup>39</sup>. On se demande si certains africanistes<sup>40</sup> ne cherchent pas à se dédouaner par avance d'avoir à écrire plus loin que l'œuvre de Rome a été finalement acceptée par une majorité d'Africains.

La problématique à explorer est vaste et diverse, comme on peut l'attendre d'une histoire totale. Une première approche, considérable, est de chercher comment la permanence d'un peuplement à travers les apports ultérieurs, et sa vitalité démographique, ont conduit à l'organisation de l'espace, jusqu'au *limes*. Ensuite quel fut le cheminement des institutions, de la *gens* à la Cité, qui devient romaine, puis chrétienne, au moins dans certains de ses aspects — on devra préciser lesquels. Également l'origine, l'ascension et l'évolution des élites, avec l'apparition d'un *ciuis afer*, non pas exactement le jumeau mais tout de même le frère adoptif de son voisin d'en face. Autre grand thème, l'intensification de l'exploitation du sol dans des campagnes déjà mises en culture, et l'adaptation des productions à la demande de tout l'empire. Et bien sûr le jeu des persistances dans le domaine du sacré face aux innovations religieuses et aux syncrétismes. Quelle fut la profondeur de cette évolution, autrement dit quelles sont les limites de la spécificité de l'Afrique dans le monde romain ?

Ces thèmes s'enchevêtrent, évoluent à des rythmes variés, se manifestent à des dates diverses tout au long de cette histoire, qu'il m'est apparu impossible de démembler. Aussi le plan de ce livre est-il sans surprise. Plus soucieux de logique que d'originalité, j'ai préféré me laisser guider par les événements, tout en recherchant leurs causes. Contrairement à ce qu'écrivit un grand poète (mais moins grand historien), les événements ne sont pas une écume. C'est de leur bouillonnement que naît l'écume, de leur enchaînement ou de leur fracas que naît un monde, une civilisation, un effondrement ou une stabilité. Une trame générale est cependant discernable. Dans leur philosophie de l'histoire, trois puissants esprits, Polybe, s. Augustin et Ibn Khaldûn, se rencontrent sur un point (qui était d'ailleurs devenu comme un *topos*) : la vie des États est comparable à celle de l'homme ; un long apprentissage, un long essor conduisent à une maturité qui réalise les promesses, avant les semonces d'une vieillesse qui peut rester longtemps verte, mais qui doit un jour succomber<sup>41</sup>. C'est bien ce qu'on voit en Afrique, où une mise en place au long de deux siècles et à travers un espace infini et contrasté a conduit à un apogée multiforme et durable, si bien que ses caractères essentiels perdurent en des siècles qu'on avait crus de décadence. L'histoire de l'Afrique romaine offre en effet l'exemple privilégié d'un développement provincial sans à-coups graves : linéaire et calme pendant ses quatre premiers siècles, il est certes marqué par des soubresauts au cinquième et vers la fin du sixième, mais sans qu'on puisse y déceler un cataclysme dévastateur, sans qu'aient été ruinés les fondements de la civilisation largement romaine de la majorité de ses habitants. Comment concevoir les grandes lignes de cette évolution ?

Rome, vers la fin de la République, s'est d'abord servi de l'Afrique comme d'un pion sur l'échiquier international du temps, cherchant uniquement à éliminer une rivale, Carthage, en utilisant contre elle d'autres États africains. Dans une seconde étape, où elle voulait empêcher, mue toujours par la même crainte, l'essor d'un État trop puissant au sud de la Méditerranée, elle a imposé ses volontés et ses intérêts à des dépendants : l'Afrique

38. Le préfacier de l'ouvrage de N. BENSEDDIK, *Les troupes auxiliaires de l'armée romaine en Maurétanie Césarienne sous le Haut-Empire*, Alger, 1982, estime que « c'est à beaucoup d'égards toute la province qui est organisée comme un vaste *limes* » ; et d'évoquer en note « les *limes* énumérés dans la *Notitia Dignitatum* (qui) sont répartis dans l'ensemble de la province ». Mais la plupart de ces *limes* sont anciens et leur tracé est en Césarienne celui de la *noua praetentura* sévérienne ; il n'est pas facile d'identifier tous les autres, mais qui ne voit qu'ils surveillent des montagnes, c'est-à-dire qu'ils ont à contrôler des transhumances qui remontent au néolithique ? elles ont pu à toute époque, c'est certain, provoquer des incidents, mais à la période romaine il n'y a là rien de bien nouveau.

39. Pour n'en citer que quelques-unes : P. LE ROUX, *Romains d'Espagne. Cités et politique dans les provinces*, Paris, 1995 (voir en particulier p. 5) ; M. SARTRE, *L'Orient romain*, Paris, 1991 ; tous ces auteurs entrent directement dans le vif de leur sujet, bien que, en Égypte et au Moyen-Orient, les rivalités politiques européennes aient sous-tendu l'émulation dans l'exploration scientifique.

40. En proie à des « *fantasmi* », au jugement équilibré de S. BULLO, *Provincia Africa. Le città e il territorio dalla caduta di Cartagine a Nerone*, Rome, 2002, p. XIII, n. 1. Une belle illustration de ces présupposés funestes est apportée par A. DEMAN et J.H. MICHEL, Matériaux et réflexions pour servir à une étude du développement et du sous-développement dans les provinces de l'Empire romain, dans ANRW, II, 3, 1975, p. 3-97, qui estiment que Rome a favorisé un développement fécond de la Gaule, mais jeté en Afrique les semences d'un sous-développement encore visible aujourd'hui ! On aura à revenir sur cette étude.

41. Polybe, VI, 4, 12 : « les diverses phases par lesquelles, selon la nature des choses, doit passer chacun de ces régimes, la croissance, l'apogée et la transformation (*metabolè*) » (tr. D. Roussel, Paris, Bibl. de la Pléiade) ; Aug., *Serm.*, 81, 8 : « Le monde est comme l'homme : il naît, il grandit, il vieillit » ; voir aussi *Retract.*, II, 43, 2 ; Ibn Khaldûn, *Al-Muqaddima* (Prologomènes), tr. fr. V. Monteil, Beyrouth-Paris, 1997, p. 263 : « la durée d'une dynastie correspond à la vie d'une personne. Elle croît, stagne et régresse ».

romaine, c'est, au début, une terre de conquête — ce terme devant d'ailleurs faire l'objet d'une réflexion<sup>42</sup>. Mais assez rapidement a vu le jour une politique plus libérale — au sens véritable du terme — faite d'une sorte de partenariat, dans l'intérêt des deux parties (même si ce qui profitait à l'Afrique confortait finalement l'empire). Ce qui en est à la fois l'indice et l'agent, ce sont des dispositions administratives qui font que l'Afrique devient, dans la plupart de ses régions, un pays de villes latines peuplées de citoyens Romains d'origine locale. Ces citoyens Romains ont pris une part de plus en plus grande à la vie de l'Empire : l'un des leurs arrive à sa tête en 193 et constate que l'opposition entre vaincus et vainqueurs n'a plus de sens : il y a partout, dans les faits, une forte proportion de Romains par le statut (le « sang » n'ayant guère de signification<sup>43</sup>), et c'est l'Édit de 212.

Les grandes lignes du « Bas-Empire » africain donnent l'image d'une histoire plus tumultueuse, plus propre à fonder les points de vue des tenants d'un perpétuel conflit. Sans qu'on cherche à en minimiser les épisodes, le sens et les limites des révoltes du III<sup>e</sup> s. permettent d'affirmer que l'œuvre entreprise n'a pas été compromise. Surtout, ces difficultés ne cachent pas une mutation spirituelle capitale : une adhésion rapide et profonde au christianisme, qui soude encore plus l'Afrique à l'Empire quand il devient lui aussi chrétien. Le donatisme, sans lien idéologique ni géographique avec les crises militaires du siècle précédent, s'est avéré impuissant à rompre le lien entre l'Afrique et Rome ; l'a-t-il vraiment cherché ? peut-être l'a-t-il même renforcé en procurant involontairement à s. Augustin une autorité morale et spirituelle, mais aussi politique.

Les tumultes du IV<sup>e</sup> s. finissant ne sont, tout compte fait, que le décalque africain des difficultés de l'Empire. L'intermède vandale lui-même n'apparaît au début que comme un épisode de la barbarisation que connaissent déjà les provinces européennes. La différence capitale est l'échec de cet État germano-africain et la reconstitution, fragile et maladroite, d'un ordre romain. C'est une romanité affaiblie, mais une romanité tout de même, qui exerçait encore son rayonnement sur les Libyens (tel Kusayla<sup>44</sup>) que les Arabes ont rencontrée au Maghreb.

\*

Ce livre est le résultat d'un demi-siècle de méditations, non pas continues (car une saine tradition de notre Université est de varier les programmes à travers une Antiquité longue et diverse ; et il fallait bien tenir compte des choix — parfois originaux — des jurys des concours), mais prolongées à travers cette évolution multiforme de l'histoire et de ses tendances, dans laquelle il m'a fallu garder le cap entre Charybde<sup>45</sup> et Scylla<sup>46</sup>. Reste à justifier l'expression donnée dans le titre de cet ouvrage : *Quasi Roma*. Il est repris de Salvien<sup>47</sup>, d'un passage où le prêtre marseillais fait le procès de l'impudicité des Africains<sup>48</sup>, qu'il attribue à une sorte de « italomanie » de bons

42. Y. THÉBERT, *Thermes romains*, 2003, p. 15. On reprend plus loin cette réflexion, dans la conclusion de la I<sup>ère</sup> partie.

43. Ainsi pour le *grammaticus* païen Maximus de Madaure (certes critiqué par Augustin), qui ne se reconnaît aucune parenté avec ces martyrs chrétiens nommés Miggin, Sanam, Nampamo (Aug., *Ep.*, 16 et 17) : la seule parenté qui compte est d'ordre culturel.

44. On retrouvera ce personnage trop mal connu dans l'Épilogue de ce livre, p. 738-739.

45. Je pense à une certaine tendance « post-mommsénienne » à minimiser le caractère impérialiste, conquérant et exploiteur de la politique africaine de la République (par exemple Cl. LEPELLEY, dans la *Nouvelle Clio, Rome et l'intégration de l'Empire*, t. 2, Paris, 1998, p. 74 ; il faut en effet se rappeler la phrase de Tacite, *Ann.*, I, 2, 2 : « les provinces ... voyaient d'un mauvais œil le gouvernement du sénat et du peuple à cause des rivalités des grands et de l'avidité des magistrats, et ne trouvaient qu'un secours inefficace dans les lois, dont la violence, la brigue et l'argent troublaient l'action »). Pour l'Empire, le livre d'A. GUTSFELD, *Römische Herrschaft und einheimischer Widerstand in Nordafrika*, Stuttgart, 1989, apporte l'exemple d'une documentation trop bien classée selon des critères « proromains ». Autre tendance, affirmer le caractère « très largement spontané » des demandes d'intégration à la cité romaine (*Nouvelle Clio*, p. 95) ; sans aucun doute l'étaient-elles, mais quels étaient les dessous de la démarche, la liberté des intéressés ? Comme le remarque M. MESLIN, *L'homme romain*, Paris, 1978, p. 136, « en proposant aux peuples soumis ses institutions et son mode de vie, Rome a en un sens limité l'exercice de cette liberté ».

46. Par exemple Ph. LEVEAU, La situation coloniale de l'Afrique romaine, *Annales ESC*, 33, 1978, p. 89-92 ; voir *infra*, chapitre X, n. 11, p. 194. Au contraire D. WHITTAKER, Integration of the early Roman West : the example of Africa, dans *Integration in the early Roman West*, J. Metzler et al. éd., Luxembourg, 1995, p. 19-32, adopte une position beaucoup plus modérée, ne croyant pas plus à la « résistance africaine » qu'à un « interventionnisme » de Rome, qui aurait été constant et toujours aux aguets. [Ne pas confondre D. Whittaker et C.R. Whittaker].

47. Salvien, *De Gub. Dei*, (éd. et trad. G. Lagarrigue, Paris (SC 220), 1975), VII, 16, 67 : *Carthaginem dico et urbi Romae maxime aduersariam et in Africano orbe quasi Romam* (« je veux dire Carthage, la plus grande rivale de Rome, cette autre Rome du monde africain ») ; j'indique dans la suite de mon explication pourquoi je ne traduirai pas *quasi Romam* par « cette autre Rome ».

48. « Et d'abord, pour parler de l'impureté, qui ne sait que les flambeaux obscènes de la débauche ont toujours brûlé dans l'Afrique entière, au point qu'on la prendrait non pas pour une terre et un séjour d'hommes, mais pour un Etna de flammes impudiques ? Comme l'Etna bouillonne sous la chaleur interne d'un feu naturel, ainsi l'Afrique, sous les flammes abominables d'une fornication perpétuelle ! Il est aussi rare et insolite de voir un Africain n'être point impudique qu'il serait étrange et inouï de voir un Africain n'être point Africain » (*ibid.*, 65-66, tr. Lagarrigue) ; il est inutile de dire qu'il n'y a pas de raisons évidentes pour suivre l'écrivain chrétien dans sa condamnation générale.

Barbares, thème cher à bien des moralistes, de l'Antiquité<sup>49</sup> à J.-J. Rousseau (on reviendra, chemin faisant, sur divers effets négatifs de ce snobisme des Romano-Africains). L'expression m'a tenté par sa concision, et surtout parce qu'il est évident que le mot important est *quasi* : en Afrique on est non pas « exactement », mais « en quelque sorte », ou « presque » à Rome. Autrement dit, dans le sens où j'entends ce passage tronqué, je vois Salvien exprimer, dans un domaine très particulier mais que je généralise, à la fois la parenté et les différences, qui étaient l'héritage d'un passé préromain. De mon côté, la méditation pluridécennale qui a donné naissance à ce livre<sup>50</sup>, si elle m'a conduit à privilégier deux éléments naturels, explicatifs de l'histoire de l'Afrique, la croissance démographique (ce que nos sources appellent *l'incrementum habitatorum*) et la responsabilité capitale des variations climatiques<sup>51</sup>, m'en a fait découvrir un troisième, de nature humaine : elle m'a amené à constater combien la romanisation de l'Afrique avait été profonde et durable<sup>52</sup>, même si elle n'a pas effacé, et n'a pas cherché à effacer, tous les particularismes. Il n'en allait pas autrement dans l'Italie impériale, où les cultures locales n'avaient pas totalement disparu. C'est pourquoi je pense que la formule de Salvien, telle que je l'élargis, n'est pas seulement rhétorique, mais qu'elle traduisait inconsciemment, dans de vastes limites humaines, une réalité tangible, celle d'une harmonie entre Rome et l'Afrique, qui dans une large mesure, et même chez les « Maures », était devenue « quasiment Rome ». Les mânes de Salvien me pardonneront si j'ai amplifié son propos, si je l'ai orienté dans un sens positif ... et plus charitable, sinon plus juste.

\*

Mes dettes sont importantes et nombreuses. À l'égard d'abord de mon maître, l'irremplaçable Marcel Le Glay, qui m'a tout appris de l'histoire de l'Afrique et de son épigraphie, cet homme courageux autant que discret, qui n'hésitait pas à prendre la route, de 1954 à 1962, pour aller visiter les chantiers de fouilles ; venu de l'autre côté de la mer, il avait su, mieux que beaucoup, comprendre l'âme des Libyens<sup>53</sup>. Je pense à mes émotions juvéniles lors de la visite d'un site sous sa direction, lors du commentaire d'une grande inscription, où tout se mettait naturellement en place, ou du récit d'une page de l'histoire de Rome, appuyée, vivifiée par la revue exhaustive des sources... À l'égard aussi de deux autres maîtres de l'Université d'Alger, les géographes J. Despois et R. Capot-Rey, dont les analyses de terroirs restent pour moi des modèles inégalés. Je dois aussi beaucoup à mon ami (et presque condisciple) G. Camps, que j'appelais « le Berbère Encyclopédique », dont les travaux et les conversations *de omni re scibili* m'ont fait pénétrer dans les sociétés traditionnelles de l'Afrique. Et à J. Desanges et ses études ethnographiques et toponymiques ; et à S. Lancel, l'académicien modeste, à l'érudition sûre, à qui la troisième partie de ce livre doit tant de mises au point et de précisions, sans parler des textes (souvent rébarbatifs !) qu'il nous a procurés en des traductions élégantes ; et au regretté P. Salama, ce conteur qui savait si bien faire parler les pierres et les paysages, tout comme J. Peyras ; à Cl. Lepelley enfin, qui a renouvelé l'image du Bas-Empire en Afrique.

À mes camarades du *Groupe de Recherches sur l'Afrique Antique* de l'université de Montpellier, avec qui la traduction de textes latins a été pendant tant d'années un exercice roboratif ; je citerai particulièrement Christine Hamdoune, Georges Devallet et Jean-Noël Michaud, qui ont partagé (et quelquefois pimenté) mes expériences africaines, et qui, avec M. Chalou, ont eu assez d'abnégation pour relire les pages de ce livre.

À Azeddine Beschouch qui, un pied sur chaque rive, commente excellemment les inscriptions nouvelles, nous en donnant souvent la primeur.

Et, de ce côté-ci de l'eau, à tous mes amis du Maghreb, tout particulièrement ceux de Tunisie, qui m'ont cordialement accueilli en 1965. Mongi Boulouednine qui me fit découvrir l'*Africa* au cours de tournées improvisées, dont l'une nous amena jusqu'à Lepcis Magna et sur les hauteurs de Msellatin ; et dont la famille m'offrit depuis, sans arrêt, l'hospitalité de sa maison. Hédi et Latifa Slim, qui nous racontaient Thysdrus sous la tonnelle de la maison de fouilles d'El-Jem ; Abdelmajid et Liliane Ennabli et leur concours fraternel au Musée de Carthage,

49. C'est un topos à la mode à la période impériale : « Peu à peu on se laissa séduire par nos vices », écrit Tacite à propos des Bretons (*Agric.*, 21).

50. « *Vsus (sum) Horati consilio, ... ne praecipitur editio 'nonumque prematur in annum' !* » (Horace, *Art poétique*, v. 388, cité par Pontilien, *Inst. orat.*, Praef., 2).

51. Il m'est arrivé de m'interroger sur la légitimité de l'importance que j'accorde aux caprices du climat ; mais le spectacle de l'Afrique actuelle, où le désert ne cesse d'élargir ses limites, me semble confirmer mon analyse, même si les causes du phénomène actuel sont différentes.

52. Voir ici l'épilogue, « *De Rome à l'Islam* », p. 737-749.

53. « *Un dei più fini africanisti del secolo che si è appena concluso* », au jugement de F. GHEDINI, dans la *Presentazione* de l'ouvrage de S. BULLO, *Provincia Africa*, 2002 ; sur Marcel Le Glay, cf. Cl. LEPELLEY, Marcel Le Glay (1920-1992), *BCTH*, n.s., 23, 1990-92 (1994), p. 25-27, et Id., *Bibliographie africaine de Marcel Le Glay*, *ibid.*, p. 28-32 ; A. MASTINO, *Ricordo di Marcel Le Glay*, dans *L'Africa romana*, X, 1992 (1994), p. 53-61 ; A. CHASTAGNOL, dans *Epigraphica*, LIV, 1992 ; sur son œuvre africaine, cf. *AntAfr*, 29, 1993, p. 7-11.

Retrouvez tous les ouvrages  
de CNRS Éditions  
sur notre site

[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)